

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 34

Artikel: Une blague
Autor: Mansvic, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

passer, lorsqu'elle voulait mettre sur pied une « première » d'une pièce de théâtre. Dans « Les quatre doigts et le pouce », l'auteur de la pièce, le directeur de la troupe d'acteurs, le régisseur, le metteur en scène et l'acteur parlant au public était Monsieur le Régent en personne, cumulant ainsi ces cinq emplois.

Les rôles, y compris les féminins, étaient tous tenus par des jeunes gens du village même. A cette époque, les parents ne permettaient pas aux jeunes filles de jouer sur une scène. C'est pour ce motif que le directeur de la « Dramatique » avait dû faire abstraction du beau sexe. Or, c'est précisément grâce à ce fait que la pièce fut d'un comique achevé.

La scène était divisée en trois parties visibles, de gauche à droite : 1^{re} les coulisses ; 2^e la scène ; 3^e une partie de la salle, bancs en gradins, avec le public qui était venu voir jouer la pièce de Monsieur le Régent.

Il y avait dans la pièce une vicomtesse Adélaïde de Froideville, amoureuse du jeune comte Agénor de Montpréveyres, puis les parents, de part et d'autres, sans oublier la Lisette, soubrette de la vicomtesse. Dans la conception de M. Morax, le régent, supposé l'auteur de la pièce, avait distribué les rôles et dirigeait les répétitions. Dès le début, les difficultés paraissent à ce dernier presque insurmontables. Il avait à lutter contre l'accent du terroir, contre une incompréhension désespérante du texte à étudier et le peu d'aptitudes scéniques des acteurs, dans les rôles féminins surtout. Ces jeunes villageois prononçaient à haute voix les indications accessoires intercalées dans le texte, comme par exemple : — « Il entre par la gauche, tenant un bouquet », — ou bien : — « Il sort à droite avec Lisette », ou encore : — « Il tient la vicomtesse par la taille ». Le régent avait beau leur dire que c'étaient des indications pour eux seuls. Inutile. Sur la scène, au milieu d'une tirade, ces acteurs de fortune débitaient le tout, à la suite et sans broncher. On peut se figurer l'ilarité provoquée dans l'auditoire, mais aussi le désespoir du pauvre directeur qui s'arrachait les cheveux.

A un moment donné, le régent demande à l'acteur qui doit faire le rôle de la soubrette :

— Dis voir, Pilet ! Depuis le temps que je m'éreinte de te dire qu'une soubrette ne doit pas sentir le tabac et avoir une allure sémissante, comme un papillon. Alors, toi, tu t'obstines à « torailier » ton caporal, malgré la défense, et tu gardes tes bottes de tringlot sous tes jupes de femme de chambre !

Ce même Pilet, prêt à paraître sur scène, est interpellé dans les coulisses : — Hé, Pilet ! Quelle heure est-il ? — Et voilà notre gaillard, en seyante toilette de jeune soubrette, qui se met à relever la première jupe, puis une seconde et enfin un dessous en dentelles, pour sortir de la tige d'une botte sa montre, un « pécot » antédiluvien, du diamètre d'une soucoupe et qui répond : — C'est d'abord neuf heures moins le quart, Monsieur le Régent ! Est-ce que ça ne devait pas commencer à huit heures ? — Oui, sur le programme, mais on a bien le temps, fut la calme réponse du directeur. — Puis, regardant par le trou du rideau : — Madame la Syndique n'est pas encore là !

Dans les coulisses, les autres acteurs sont passablement excités. Malgré la défense, ils ont fait venir deux litres du « Lion d'Or ». — Pour combattre le trac, disent-ils.

Ulysse, le dragon, chargé du rôle de la vicomtesse, avait depuis quelques mois « une dent » contre l'Albert au notaire, à cause de l'Elvire de la Poste, et cherchait le moyen de jouer un bon tour à son rival qui tenait le rôle d'Agénor de Montpréveyres. Ce dernier, lors de sa déclaration d'amour, devait plier le genou devant la belle Adélaïde, mais à chaque répétition il oubliait cette attitude chevaleresque et restait planté devant sa fiancée, aussi raide qu'un piquet. Mais lorsque le régent lui rappelait son oubli, Agénor tombait sur les deux genoux comme

un plot de ciment, au risque de faire couler le plancher.

Lors de la « première », Ulysse, en vicomtesse, devait tomber mort, ou tout au moins évanoui. Agénor, en vicomte éproulé, devait se jeter sur le corps de son Adélaïde et lui crier des mots d'amour.

Albert tenait sa vengeance. Il s'était muni de tabac à priser dont il bourrait sournoisement le nez de la vicomtesse — son ennemi Ulysse. — Ce dernier, naturellement, se met à éternuer à coups répétés, au moment le plus dramatique de la scène, ce que voyant, le régent lui crie à travers les décors :

— Nom de sort, nom de sort ! Qu'est-ce que tu fous, Ulysse ? Vas-tu bientôt arrêter ce commerce ? Quand on est mort, on est mort pour à de bon et on n'est pas plus.

Je cite de mémoire ces incidents du plus haut comique dont la pièce fourmillait et qui auraient fait rire un préposé aux poursuites dans l'exercice de ses fonctions. Mais il y en avait encore bien d'autres et des plus drôles. Ce qui se passait sur cette partie de la scène qui représentait la salle villageoise, avec son public spécial et ses bancs en gradins, fut également désopilant. Il y avait Monsieur le Syndic en personne, en fin noir, à côté de son épouse au corsage mi-robolant, puis les notoriétés de l'endroit, endimanchées ou en blouses, à faces enluminées. Il y avait surtout une bande de gamins du village et qui, en attendant le lever du rideau, faisait un chahut de tous les diables.

Acteurs et spectateurs, tout le monde se connaît. Entre ce public-là et les acteurs, il y eut des interpellations directes qui ne manquaient pas de sel.

— Hé, Pilet ! Tu es bien moins « pouët » en femme de chambre que les jours sur semaine, quand tu sors le fumier !

— Dis, Albert ! Si l'Elvire vient à savoir que tu lui fais de la ficelle avec une vicomtesse, elle te lâcherait du coup pour le dragon !

— Dites, Monsieur le Régent ! Quand ils se marieront, l'Agénor avec l'Adélaïde, est-ce qu'on aura congé ?

Et ainsi de suite.

Le régent, auteur de la pièce, s'était réservé le bouquet de ce feu d'artifice de l'esprit vaudois simple et bon enfant. Une fois le rideau tombé sur le dernier acte, le public, littéralement emballé, applaudissait à tout rompre et réclamait l'auteur, à grands cris. Celui-ci, un homonyme de l'auteur réel et acteur-amateur bien connu des Lausannois d'aujourd'hui, vint alors devant le rideau, s'inclina et, rouge d'émotion, dit d'une voix claironnante :

— Eh bien oui ! Parfaitement ! C'est moi qui ai fait cette pièce !

Mais au même instant, il recevait sur son crâne dénudé une gigantesque couronne de verdure, accompagnée d'un nuage de poussière, qu'un machiniste était chargé de décrocher au moment propice. Et ce fut alors la tempête de rire finale. Lentement, le flot des spectateurs s'écoula, mais la gaîté continuait dans la rue, sonore et franche, jusqu'au domicile de chacun. On en avait eu pour son argent et même plus.

* * *

La société « La Muse » serait bien inspirée en redonnant « Les quatre doigts et le pouce » à l'entrée de l'hiver, à la Maison du Peuple, ou ailleurs. Elle serait assurée de faire de nouveau quelques salles combles. Par ces temps de crise et de soucis multiples, elle ferait en outre œuvre humanitaire, en permettant au public lausannois de rire encore une fois, de tout son cœur, en présence de cette production à la conception à la fois simple, heureuse et bien de chez nous.

F. Wælfli.

Encore mieux ! — Madame Michot est vraiment stupide... ne me disait-elle pas l'autre jour que j'avais l'air d'avoir trente ans.

— Oui, on peut être bête, mais pas à ce point !...

— N'est-ce pas ? Et vous, cher monsieur, en toute franchise, quel âge me donnez-vous ?

— Entre trente-huit et quarante.

UNE BLAGUE

DITES donc, les enfants, si on faisait une blague à Verdevaz ? Il n'est pas encore là.

Les têtes se relevèrent dans le bureau.

— C'est une idée, s'écrieront-ils en choeur, mais quelle blague ?

Mousseron allait répondre, quand parut le personnage le plus effacé, le plus falot de la ville : Prosper Verdevaz.

A pas feutrés, il se dirigea vers sa place, déroula lentement un épais cache-nez, ôta son pardessus qu'il accrocha avec des gestes méthodiques, enfila ses manches de lustrine et s'assit enfin. Les autres échangèrent en dessous des regards entendus.

Mousseron se leva et, s'approchant de Verdevaz, lui dit avec le plus grand sérieux et avec un air de surprise bien feint :

— Qu'est-ce que vous avez ce matin, vous paraissiez souffrant ?

L'interpellé devint vert. Il se tortilla d'un air embarrassé sur son tabouret et répondit d'une voix mal assurée :

— Mais, je n'ai rien !

— Alors, vous ne vous apercevez pas de votre état ? Vous êtes sûrement souffrant ; vous avez une mine de...

Voyant où leur collègue voulait en venir, les autres s'approchèrent également de Verdevaz et s'exclamèrent :

— C'est pourtant vrai, le pauvre, il a une mine à faire peur.

Dans la journée, le garçon de bureau, dûment stylé, considéra Verdevaz avec un air de commisération et lui dit :

— Vous paraissiez souffrant, M. Prosper; vous n'avez besoin de rien ? Vous savez, ne vous gênez pas.

Cette fois, Verdevaz devint blême pour de bon et se demanda s'il avait conscience de son état.

Il ne ferma l'œil de la nuit, l'inquiétude le tenant éveillé. Et, quand il parut au bureau le lendemain, c'est avec raison que ses collègues s'alarmèrent de son teint plombé, de son regard terne.

Sérieusement, vieux, lui déclara Mousseron, acharné au succès de sa plaisanterie, vous n'êtes pas bien, vous devriez demander un congé.

— Un congé ! se récria le malheureux expéditionnaire, épouvanté à l'idée d'affronter le redoutable directeur.

— Et après ? renchérit Poitron et Soliveau, le patron ne vous mangera pas.

— Je n'oserai pas, objecta Verdevaz.

— Alors, écrivez, suggéra Mousseron.

Vaincu par tant d'insistance et d'arguments décisifs, Verdevaz, d'ailleurs déprimé par une nuit blanche, adressa à son chef une demande de congé longuement motivée.

Le directeur le fit mander le surlendemain.

— Vous êtes malade De quoi souffrez-vous ?

— J'ai mal partout, monsieur le directeur, balbutia l'expéditionnaire bouleversé.

— Et que ressentez-vous ?

— Des bourdonnements, des maux de tête.

— Et puis ?

— Je n'ai pas d'appétit.

— Et puis ?

— Ni de sommeil.

— Ah ! vous avez de la fièvre ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Vous éprouvez comme des brûlures à l'estomac ?

— C'est ça, monsieur le directeur.

— Des pesanteurs ?

Le directeur daigna enfin lever la tête et, ayant invité son subordonné à s'asseoir, prit place en face de Verdevaz, stupéfait. Il n'avait plus sa morgue distante.

Penché sur son interlocuteur, il lui dit familièrement :

— Mon pauvre ami, je vois que vous êtes réellement malade : il faut vous soigner. Combien de jours vous faut-il ?

— Deux jours, monsieur le directeur, je crois suffiraient.

— Ce n'est pas assez; je vous accorde un mois.

— Que de reconnaissance, monsieur le directeur !

— Attendez ! Vous savez qu'il existe, au Véneri, une maison où l'on soigne le genre d'affection dont vous souffrez. Le docteur Mac-Aaron, y fait des cures merveilleuses.

— Mais mes moyens, monsieur le directeur, ne me permettent pas...

— Je me charge de tout. Dès demain vous irez au Véneri de ma part, et vous me tiendrez au courant de la façon dont le docteur Mac-Aaron vous soignera.

— Votre bonté m'accable, monsieur le directeur.

— Mais non, mais non, c'est tout naturel. Vous allez me comprendre. Je suis atteint d'hypersensibilité et, à mon âge, je n'ai pas osé expérimenter les méthodes de Mac-Aaron. Si elle vous réussit, je me déciderai certainement à suivre votre exemple.

— Trop heureux, monsieur le directeur, si ma guérison peut amener la vôtre.

Mousseron n'est pas content de sa blague.

Henri Mansvic.



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

16

Notre 6e corps opéra sa retraite par le pont de Deppene, retraite admirable dont le maréchal Ney se tira avec le plus d'honneur, ne laissant ni un canon, ni un caisson à l'ennemi, ce qui rendit plus grand encore le respect et l'affection que nous avions pour lui.

Le lendemain de ce jour, le 6 juin, l'Empereur arrivant d'Elbingen, du plus loin qu'il vit un blessé (c'était moi), grâce à la voiture du capitaine, envoya un aide-de-camp demander qui j'étais, où j'avais été blessé, et à quelle heure; je répondis le plus succinctement possible, comprenant l'importance d'être bref lorsqu'il s'agissait de renseigner l'Empereur. Plusieurs cavaliers de son état-major vinrent me regarder de près, puis tournaient bride en disant : Je ne le connais pas; c'était mon habit du Prytanée qui faisait des siennes.

A Thorn, sur la Vistule, où je fus envoyé (à pied bien entendu), j'entrai à l'hôpital, et je fus très bien soigné et considéré à cause de mon petit fait d'armes, qui me valut des permissions de sortir quand je voulais. Doué d'un appétit dévorant, j'allai chez un boulanger, ma ration m'étant insuffisante; la boulangerie, qui était jeune, me dit qu'elle ne recevrait d'argent qu'à mon entière guérison; mais l'ordre d'évacuer sur Dantzig étant arrivé, elle ne voulut rien recevoir. Il en fut de même de la demoiselle d'un apothicaire, qui m'avait donné de la charpie très douce; aux yeux d'une belle, un bras en écharpe a un certain attrait qui recommande celui qui le porte.

— Merci, ô vous, aimable boulangerie, et vous jeune demoiselle, recevez ici l'expression de ma vive reconnaissance pour votre générosité envers le petit Louis; s'il pouvait se faire que vous lisiez ces Mémoires, vous verriez que j'ai gardé souvenir de votre bonne action à mon égard, et qu'elle n'est pas mise en oubli par moi, ni même par mes enfants, qui se rappelleront toujours, que vous soyez Polonaises ou Prussiennes.

Tous les blessés qui pouvaient marcher furent acheminés sur Dantzig, grande place forte et port de mer sur la Baltique; notre bateau descendit la Vistule, et lorsque nous passâmes sous le fort de Gaudenz, on nous tira dessus, mais sans que nous fussions atteints, les pièces étant trop

haut placées. Ce fort ne s'est rendu qu'à la paix de Tilsit.

Nous fûmes tous logés dans un grand village nommé Coval, dont les maisons n'avaient plus que les quatre murs; les habitants étaient nourris par les soldats en logement; tristes hôtes et tristes convives ! Ce village avait été pillé et dévasté par les assiégeants et par les assiégants. Là, nous fûmes passés en revue par le général Rapp, lequel s'écria à ma vue : « Un musicien blessé ? c'est chose rare. » Le capitaine des voltigeurs, Nicolas, lui ayant observé que j'avais été blessé en me battant contre les Russes, fusil en mains. « Eh ! bien, me dit le général, que veux-tu, mon ami ? » La timidité m'empêchait de répondre, il reprit : « Veux-tu aller à Genève, c'est bien loin, mais tu auras trois sous par lieu. » Je le remerciai et lui dis : « Je n'ai plus à Genève de grands parents. » Je n'osai plus rien dire; le capitaine ne disant plus mot non plus, mon voisin me dit : « Demande la croix, tout le monde au régiment dit que tu la mérites. » Le général ayant à ce moment salué le capitaine Nicolas et tous les blessés, remonta à cheval, et je ne l'ai jamais revu, et n'ai obtenu la croix d'honneur non plus. Voilà ce qu'on gagne à être timide et d'avoir le cœur droit, sans intrigue, car tous mes collègues chef de musique, sans avoir fait comme moi toutes les campagnes sous Napoléon, l'ont obtenue, malgré qu'ils n'ont jamais été au feu, ni tiré peut-être un seul coup de fusil sur l'ennemi, mais leur colonel les appréciait assez pour voir dans leurs bons services qu'ils la méritaient, il la leur faisait donner sans difficulté aucune; seul, je crois, de tous les chefs de musique, j'en ai été privé, parce que j'avais le caractère franc, et que je dédaignais d'être courtisan et flatteur. Je me consolai de mon mieux, et, comme le philosophe Antisthène, je me disais : *Le seul bien qui ne peut nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.*

La paix venait d'être signée à Tilsit par les deux Empereurs. — L'ordre arriva de quitter Dantzig, et de nous diriger sur la Silésie; notre point de cantonnement était Steinau, au nord-est de Breslau, petite ville de 4000 âmes. La première compagnie de grenadiers et le colonel occupaient la ville, le reste du régiment était dans les villages des environs.

MM. Stephens et Olivier étaient toujours à leurs pupitres de 1^{er} basson solo et de 1^{re} flûte; frondeurs aristarques au suprême degré, et quoique m'étant très opposés, ils ne pouvaient s'empêcher de dire que j'aurai dû être récompensé pour ma bravoure à Gutstadt. La première répétition me fut favorable, je lisais à première vue tous les morceaux que M. Lemoine arrangeait pour la musique d'harmonie.

J'étais logé chez un libraire, jeune ménage. Les musiciens se faisant des visites entre eux, deux vinrent me voir au moment du déjeuner, et furent très irrités contre moi à la vue de mon modeste repas, consistant en café au lait sans sucre, mais avec du sirop en échange; ils me dirent que je gâtais les logements, et ils me montèrent la tête, me disant qu'il fallait du sucre et de l'eau-de-vie. Le lendemain je veux obtenir cela; le bourgeois voulait bien, mais la jeune femme s'y opposa, en me disant que ce qu'on me donnait était déjà trop bon pour un gamin, un morveux comme moi; cela m'irrita tellement, que je cassai, en jetant à travers une porte vitrée, toute la vaisselle qui avait servi au déjeuner; la femme voulut se jeter sur moi, mais son mari l'arrêta en lui disant : « Malheureuse, que vas-tu faire ? » lui s'en fut alors à la mairie et me rapporta un billet de logement pour un vétérinaire qui demeurait dans le faubourg. Excellente maison, nourriture parfaite; l'hôte était ravi d'avoir un musicien chez lui, sa dame aussi; ils me traitaient comme leur enfant. Je passai l'hiver avec ces braves gens, et je dois dire que tout le régiment n'eut qu'à se louer des soins soutenus dont il fut l'objet dans ce cantonnement. Certes, la reconnaissance est de tous les sentiments humains celui qui résiste le mieux, et pour ma part j'en conserve une bien

vive aux personnes qui m'ont rendu service pendant que j'étais militaire. Je saisirai cette occasion pour parler d'un brave brigadier du train, qui me facilita l'accès d'une mare d'eau, dans laquelle les hommes et les bêtes ne pouvaient trouver de bonne eau qu'après avoir franchi une partie de la mare contenant de la boue. Ce brave brigadier me prêta son cheval sans me connaître, ce qui me permit d'atteindre l'eau propre dont je remplis ma gourde et bus une large part. Dire que cela valait son pesant d'or ne serait pas assez évalué; il faut avoir supporté une chaleur de 26 degrés Réaumur, sans vivre, depuis trois jours, sans sommeil depuis une semaine et avoir autour de soi des camarades morts ou mourants, pour se faire une idée juste d'un service de ce genre. Le mois de juin en Pologne est brûlant.

A Steinau, tous les soldats avaient des bonnes amies; les Français se faisaient passer pour des fils de familles riches, les officiers ne venaient à la ville qu'en voiture ou sur le cheval du bourgeois. Les promesses de mariage avec les jolies Silesiennes ne manquaient pas, mais rien n'était plus incertain, tandis qu'au contraire les baptêmes étaient nombreux. Après un certain temps passé en ce bourg, nous fûmes envoyés à Lüben, à quatre lieues de là; c'est une jolie petite ville avec un château où le colonel Frierson logeait; les bourgeois y sont presque tous riches. La musique ayant été commandée pour faire ses répétitions au château, lorsque le colonel vint pour y assister, la première chose qu'il dit fut : « Ah ! vous Sabon, vous avez été blessé en allant piller, qu'alliez-vous faire là ? » Je n'osai répondre à une pareille apostrophe, me sentant tout troublé; mon camarade Charve, qui était faible musicien-soldat trombone, n'osa non plus prendre ma défense, non plus que les autres musiciens qui, sauf les gagistes, n'étaient que soldats. Je dus en conséquence ronger mon frein, quoiqu'il y eut encore au nombre des présents le sergent Robert, que j'avais tant émerveillé par ma bravoure; voilà les résultats de la discipline militaire qui plane toujours sur l'esprit du soldat avec son : « Pas d'observations ; voyons parlez », ou bien encore : « Taisez-vous », et qui ne sort pas de ces termes-là; l'on reste muet de hiérarchie.

Je fus plus heureux à la répétition après laquelle le colonel me fit noter pour passer à la première revue, dans l'état-major, avec 60 francs de haute paie et deux galons au collet de mon habit; j'étais bien heureux, la vanité était cressée, et la nature matérielle satisfaite.

Après mon licenciement, je fis une visite au colonel, qui y fut très sensible, afin de le remercier de sa bonté pour les appointements qu'il me fit accorder.

J.-L. Sabon.

FIN.

La Patrie Suisse, No du 26 août: le critérium des routiers, à Genève, les championnats de natation, à Bâle, le grand prix vaudois de la marche, l'accident d'aviation de Nyon, les orages dans la vallée de Lauterbrunnen et à Genève, les fêtes du tricentenaire à la Neuveville constituent les principales actualités. Une étude sur les transformations du Musée d'Histoire naturelle de Genève, un article de R.-Al. Mooser sur le festival de musique contemporaine à Amsterdam, des variétés, une page gaie, donnent à ce numéro un vif intérêt.

Pour tous les goûts !...

Le „DIABLERETS“, apéritif sain, se boit pur, à l'eau ou mélangé au vermouth, sirop de cassis, grenadine, citron, curaçao.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours chez L. BROUZOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.